

## L. Mateso, La littérature africaine et sa critique

Cilas Kemedjio

Volume 24, numéro 2, automne 1991

L'institution littéraire en Afrique subsaharienne francophone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500973ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500973ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kemedjio, C. (1991). Compte rendu de [L. Mateso, La littérature africaine et sa critique]. *Études littéraires*, 24(2), 125–126. <https://doi.org/10.7202/500973ar>

**Mateso, Locha**, *la Littérature africaine et sa critique*, Paris, ACCT/Karthala, 1986, 400 p.

■ La critique, avec ses prix et autres distinctions, participe des instances de légitimation de l'institution littéraire. Évaluer le pôle critique de la littérature revient à s'intéresser certes aux travaux de recherche mais aussi aux enjeux politiques, sociaux et économiques constamment occultés.

La critique est-elle le privilège de l'écriture ou de l'oralité? Pour Mateso, le décodage a pour cible le langage, que celui-ci soit oral ou écrit. Cette prise de position amène l'auteur à une description de la critique dans l'Afrique précoloniale. La critique y est un « instrument majeur d'exercice et de contrôle du pouvoir » (p. 37) mais aussi une herméneutique caractérisée par la « souveraineté » (p. 41) du public. Après l'irruption du colonisateur, la solitude créatrice de l'écriture écarte la masse de toute entreprise d'« appréciation, d'observation et de dévoilement » (p. 79). Dès lors, la sanction de la littérature africaine s'élabore selon des normes extérieures à l'Afrique.

La préface des premiers textes africains est le lieu d'un discours plus anthropologique que critique, aux connotations colonialistes assez marquées. Traduisant un « paternalisme protecteur » (p. 93), cette critique présente les œuvres africaines comme des réussites de

la mission civilisatrice. La production littéraire africaine devient ainsi une caution apportée à l'action coloniale. L'« ère des coloniaux » (1870-1920) voit se déployer un « ensemble de lieux de légitimation contestables » (p. 93).

En réaction à ce regard européen se constitue une critique africaine articulée autour de publications telles que *la Revue du Monde Noir*, *Légitime défense* et *Tropique*, précurseurs de *Présence africaine*, « creuset d'une certaine conscience critique » (p. 116). À un discours théorique, postulant une littérature militante, fait écho une évaluation idéologique.

Après un silence « désapprobateur » du caractère anticolonialiste des productions des années 30, la critique française reprend du service. La critique journalistique, impressionniste, est plus apte à distribuer des anathèmes ou des auréoles que soucieuse de rigueur analytique. Cet aspect sentencieux se retrouve chez Kesteloot qui établit une distinction assez mécanique entre littérature authentique et inauthentique, le baromètre étant le degré de subversion véhiculée par l'œuvre. Fondée sur la notion surannée de l'homme et l'œuvre, la critique vise « le référent ou le hors-texte [...] au détriment du texte » (p. 153).

L'implication enthousiaste des Européens dans le champ africain est, « en un sens, une manière de conjurer la mauvaise conscience » (p. 188) du colonisateur repent. Extrapolant à souhait, la critique devient souvent une « leçon de morale politique » (p. 194). Dissimulée derrière le mythe sacro-saint de l'objectivité, cette critique reproduit les mécanismes paternalistes de l'époque coloniale.

Constatant que le modèle occidental est aliénant, la critique universitaire africaine se lance dans la quête d'une voie de lecture originale. L'ambiguïté de cette démarche provient du fait que le cadre épistémologique demeure l'apanage des théoriciens occidentaux. Entrevue comme une issue à cette impasse, l'option pluraliste conduit à un « confusionnisme idéologique » inopérant. Par ailleurs, l'« universalisme abstrait et déraciné » (p. 295) est susceptible de mutiler la spécificité africaine.

Devant cette menace, les critiques africains espèrent adapter les concepts importés à l'école de leur pratique. Mais Mateso se demande légitimement si cette rupture épistémologique possède des chances de réalisation. Les expériences de Zadi Zaourou et de Makouta Mboukou dans les domaines de la stylistique et de la linguistique sont décevantes, notamment à cause du ton dogmatique de ce dernier. Mohamadou Kane voit les traces de l'oralité dans l'écriture comme une piste novatrice d'interprétation. Cependant, la compréhension de la parole primordiale africaine passe par une initiation aux codes ésotériques inaccessibles aux enfants de l'école moderne. Pour la critique, le retour aux sources est ardu, voire impossible.

La phobie de l'écriture que traduisent les approches biographique, historique et thématique peut se lire comme une entreprise de reniement de la littérature africaine en tant que pratique spécifiquement créatrice et imaginaire. La compétence douteuse des coloniaux permet aux Africains de revendiquer le droit à la parole. L'enjeu fondamental reste cependant la conquête de la légitimité qui donnera une validité certaine au discours africain sur l'Afrique. On retrouve ici le mouvement plus général de la reprise de l'initiative historique. L'Afrique a-t-elle aujourd'hui les moyens d'assumer une telle responsabilité? Il serait utopique de le croire.

Par ailleurs, née du contact avec l'Europe, la littérature de l'Afrique moderne peut-elle se constituer en institution autonome par rapport à l'Occident? L'institution littéraire africaine, de la langue à la consécration en passant par l'édition et la diffusion, est sous la régence de l'Euramérique. Reprendre l'initiative ne mènera pas nécessairement à la fermeture linguistique, géographique, économique ou méthodologique. Cette option devra viser à autonomiser le champ littéraire dans la perspective d'une rencontre fructueuse des peuples et des civilisations, mais surtout tenir compte de la sociabilité de l'art dans l'Afrique traditionnelle, l'important étant de créer une « forme de pensée en rapport avec la sagesse des nations » (p. 361).

*Cilas Kemedjio*  
Université de Yaoundé